avoir vu le recueillement de ces pauvres gens lors d'une messe du dimanche, dans une misérable chapelle de village, pour apprécier la distance qui sépare ces paysans des nôtres. Il est probable que rien n'a bougé dans ces têtes depuis que les soldats de Cromwell dispersèrent les moines, dont les couvents écroulés jonchent tant de vallées, de Killaloe jusqu'à Youghal et de Howth jusqu'à Corcomroe. C'est ce fonds ancien de rancune religieuse qui s'unit à la rancune socialiste pour donner à la révolution actuelle ce caractère d'inconnu redoutable, que constatent tous ceux qui connaissent bien le paysan d'Irlande.

## IV

Du Connemara, août 1881.

Le Connemara est dans toute la sauvage Irlande le plus sauvage endroit. Non qu'il y ait le moindre danger à parcourir cette ligne de montagnes qui compose la partie nord du comté de Galway. Mais ici, plus de chemins de fer, peu d'hôtels. Des routes étroites. Pour tout véhicule, le *car* de louage. Pour tout gîte, l'auberge. Je recopie quelques notes prises au hasard d'une promenade dans ce dur pays.

---

... Le train qui vient de l'intérieur de l'Irlande longe la baie de Galway, dont le dessin est charmant à suivre des yeux par le temps clair. L'eau bleue encadre les îles vertes. De gros caboteurs découpent sur le ciel leurs fins cordages, et tout au bout c'est la ville, ancienne et noire. Je ne fais que la traverser, juste le temps de passer devant une construction carrée, la prison. Quoiqu'il ne soit guère que midi, une patrouille armée circule sur le chemin de ronde. Il y a dans l'intérieur des hommes arrêtés comme ligueurs, et l'autorité redoute toujours un coup de main de leurs innombrables complices épars dans la ville et la campagne. Il est impossible de faire cent pas en Irlande, sans qu'un incident vous rappelle l'étrange état de révolution latente et continue, dont l'île souffre.



---

... La route la plus courte pour aller de Galway au Connemara est celle du Lough Corrib, énorme nappe d'eau qui est comme le type des lacs démesurés de l'Irlande. Un bateau à vapeur un peu moins grand qu'une des mouches qui vont d'Auteuil à Charenton, fait le service. Ce mince bateau s'engage d'abord dans une rivière qu'il remonte et dont l'eau, comme celle du Shannon et en général de toutes les rivières irlandaises, est d'une intense couleur noire. La quantité de tourbières que le voyageur traverse explique assez cette infiltration de la terre sombre dans l'eau courante. Des prairies et des châteaux ruinés apparaissent

sur les deux bords de la rivière. Une petite barque passe, conduite par trois jeunes prêtres, qui rament vigoureusement et cherchent le gros remous du vapeur pour faire danser leur embarcation. La rivière se resserre. D'énormes plaines de joncs s'étendent, par-dessus lesquelles volent des hérons. A peine si le bateau a la place nécessaire à son passage. Puis le large lac se développe.

Il est d'un aspect singulier, semé d'îlots qui hérissent sa surface de leurs rochers duvetés d'herbe. On en a compté jusqu'à trois cent soixante-cinq. Même la profondeur est si peu considérable et les dents aiguës des rochers affleurent de si près, qu'un chenal est tracé au vapeur par des cônes de pierre dont les masses peintes en blanc achèvent de donner au paysage un caractère singulier. A l'horizon, les douze pointes de Bunnabeola — les plus hautes cimes de la contrée — se dessinent. Entre elles et le lac, des contreforts plus bas vont s'étageant, avec des dégradations de teintes violettes, qui indiquent la perspective des montagnes et la succession des gorges. Sur le bateau, c'est un petit nombre de passagers, sept à huit, tous des gens du pays : gros fermiers revenant à leur terre, petits boutiquiers regagnant leur échoppe. Le silence naturel aux hommes du Nord s'augmente encore de la défiance que la crise politique et l'espionnage de la Land League inspirent aux uns et aux autres. Il leur suffit d'ouvrir leur journal pour y voir qu'un homme du comté de Waterford a reçu deux coups de fusil, l'autre



semaine : il avait mal parlé des agitateurs. Ils regardent d'un regard morne ce sombre paysage qui ne s'éclaire d'un sourire de feuillage qu'à son extrémité. Une coquette baie, fermée de cinq îles, termine le lac sur un gazon merveilleusement tenu, ce gazon, passé au rouleau chaque matin, des villas anglaises. Ce vert si tendre fait bordure à des parterres de fleurs bariolées, et un château, dans le style romantique, en pierres blanches et noires, émerge des branches de magnifiques arbres. C'est la propriété de lord Ardilaun, le plus riche brasseur du Royaume-Uni, anobli, sous le ministère de lord Beaconsfield, pour l'énergie de son rôle politique. Ainsi se recrute parmi les plus gros propriétaires et les plus hauts talents cette aristocratie toujours vivante.

---

... Le village de Cong où le bateau me dépose, ne contient qu'une auberge. Ses curiosités se bornent à deux : le passage souterrain du Mask et la vieille abbaye. Les géologues expliquent par une composition particulière du terrain l'étrange phénomène des apparitions et des disparitions de la rivière qui joint le lough Corrib au lough Mask. Tantôt cette rivière coule à ciel découvert, tantôt elle entre sous la terre, et cela sans accident de terrain dont les hauts et les bas fassent tunnel ou plate-forme. Un des points où ces différences de niveau du même courant sont le plus sensibles

s'appelle le « trou du pigeon.» Au milieu d'une prairie un trou, en effet, se creuse, le long duquel descendent soixante marches d'escalier, et dans le souterrain qui s'ouvre au fond de ce gouffre profond de dix-sept pieds, le Mask roule une eau dont la nappe noire s'éclaire au feu d'un bouchon de paille que le gardien de ce souterrain fait flamber. Au-dessus de la rivière, des pierres pendent, miroitantes. Puis, une fois remonté et à deux cents pas, vous retrouverez ce même Mask sortant de terre sans jaillissement, et s'épanchant à plein lit découvert, pour s'abîmer de nouveau, comme par une magie, et se jeter enfin dans le lough Corrib, après avoir traversé les pelouses du parc de lord Ardilaun, où se voient aussi les ruines de l'abbaye.

Cette abbaye est célèbre parce que le dernier roi d'Irlande y fut, dit-on, enterré. Ce souvenir, j'avoue, me laisse aussi froid que les détails d'architecture que le très exact *Guide Murray* énumère en plusieurs colonnes. Mais une impression d'une pénétrante poésie se dégage du spectacle des pierres tombales qui pavent le sol de ces vieilles abbayes, abandonnées par les moines lors des guerres de conquêtes. A Cong, comme à Corcomroe, comme à Kilmacduagh, les catholiques avaient transformé en cimetière l'ancien asile de leurs prêtres. La ruine ainsi demeurait sacrée. Aujourd'hui que toutes ces pierres, aux inscriptions presque effacées, datent d'un autre siècle et que l'herbe a poussé entre elles comme le lierre au long des murs de l'édifice sans toit, il est impossible de ne pas se sentir remué par ce qu'un Grec appelle le «mélancolique de la vie», en songeant surtout que les haines qui ont détruit le vieil édifice existent encore. Les fils de ces disparus sont agités des mêmes colères qui tourmentèrent leurs ancêtres. Il m'a suffi le lendemain, pour en avoir la sinistre preuve, de m'engager sur la route de Cong à Leenane.



---

C'est sur cette route, solitaire et montueuse, que fut assassiné, voici presque deux ans, ce malheureux lord Mountmorris, dont la mort inaugura la sanglante campagne de la Land League. Le lord revenait à cheval d'une course dans le pays. Deux coups de feu, partis de derrière un mur, l'étendent roide mort. La Reine a recueilli sa veuve et ses enfants. Jamais les assassins n'ont pu être retrouvés. Le paysan qui me conduit me montre la place, le mur, et, à quelque deux cents pas, la maison du lord. Elle est carrée, petite, à deux étages, et regarde le lac Corrib. Les fenêtres sont closes et les arbres du parc poussent en liberté. Le lord avait très peu de fortune, une dizaine de mille francs de rente, plusieurs enfants. Il fallait vivre. Il ne pouvait, comme beaucoup d'autres, passer en Angleterre et attendre, sans toucher à ses revenus d'Irlande, que ses affaires fussent réglées. « C'était un pauvre lord, » dit le paysan, « court et trapu, toujours vêtu d'une cotte comme la mienne, » et il montre son méchant habit gris.

Mais la Land League voulait « faire peur », tragique formule de Danton qui se retrouve dans le programme de tous les révolutionnaires. Lord Mountmorris fut choisi sans doute comme étant le plus aisé à atteindre des pairs d'Irlande, vu que sa médiocre condition ne lui permettait pas de se garder comme les opulents châtelains des environs.

Pas très loin de là et toujours en vue du lac, le paysan nous raconte une anecdote sur un singulier tour joué au vice-roi d'Irlande, lord Carliste, par lord Leitrim. ... Ce dernier fut depuis tué dans le Donegal par un de ses tenanciers, qui demeura aussi impuni que l'assassin de lord Mountmorris. — Lord Leitrim apprend que le vice-roi, qu'il haïssait, devait coucher à l'hôtel à Maam, après une journée de voyage fatigante et longue. Les patrons de l'hôtel étaient les tenanciers de lord Leitrim. Il leur défend, sous peine d'éviction, de recevoir le vice-roi. Les pauvres gens épouvantés ferment portes et volets, et quittent la maison, si bien que lord Carlisle, en arrivant à la nuit tombante, trouva visage de bois, — jamais expression ne fut plus juste, — et il lui fallut continuer jusqu'à Cong, durant dix longs milles, qui durent lui sembler interminables. Ce détail de mœurs nous peint la primitive et enfantine violence des passions chez beaucoup des hommes de ce pays. Cela seul explique des traits de cruauté qui nous reportent à plusieurs siècles.

---



Cette route tragique dévale d'ailleurs dans une sauvagerie de paysage incomparable. C'est d'un côté le lac Corrib et ses îlots, de l'autre la montagne. Il n'y a d'arbre que de place en place. D'immenses prairies hérissées de rochers revêtent les pentes. Parfois ces prairies ont été éventrées pour être exploitées en tourbières. Les mottes de terre brune nagent dans un marais que les orages continus ont amassé. La pluie tombe, ou plutôt c'est de la poussière d'eau que le vent émiette des lourds nuages. Le *car* file au trot d'un petit cheval. Des huttes de sauvages, hautes d'une hauteur d'homme, attestent, de temps à autre, que le pays n'est pas désert. Une ferme apparaît. A côté, une baraque de construction récente abrite les gens de police à qui l'on a confié le soin de garder le fermier, menacé de mort par les ligueurs. Voici Maam, enfin, et l'hôtel d'où la fantaisie de lord Leitrim expulsa le vice-roi. Ma qualité d'homme de lettres étant moins lourde à porter, j'arrive à m'abriter dans la salle commune de cet asile, où des Irlandais prennent un lunch. Ils boivent du thé et beurrent leur pain avec le flegme de gens vêtus de caoutchouc des pieds à la tête, qui tout à l'heure continueront leur voyage en voiture ouverte, la voiture fermée étant inconnue sur les routes : « C'est l'habitude ainsi, » disent-ils philosophiquement. La dure hygiène des races de la brume éclate à ce petit signe, comme à la forte nourriture et aux longs verres de whiskey dont les hommes s'emplissent, robustes, la face colorée,

très roux avec des yeux d'un bleu dur, si voisins de leurs aïeux, les combattants d'autrefois, et n'ayant pas un beaucoup plus grand nombre d'idées et de sensations.

De Maam à Leenane, c'est un autre versant de montagnes. Le lac a disparu. Des défilés succèdent aux défilés. C'est une exquise originalité dans ces gorges nues, lorsque sur la pente verte de la colline un ruisseau tout blanc tord son ruban qui tremble. Un torrent roule dans le creux de la vallée une eau brune et mousseuse comme de la bière noire. Puis les montagnes s'ouvrent et la baie de Leenane étale son eau à peine ridée. Elle fait l'extrémité d'une espèce de fiord, pareil à ceux de la Norvège. La mer est entrée dans les terres à une profondeur énorme, et comme elle emplit plusieurs gorges de montagnes, chacun des petits bassins semble un lac, mais un lac où la marée ondule, et les grands oiseaux de l'Atlantique y viennent pêcher. Ce paysage d'une suavité si âpre rappelle ces fonds de tableaux que les peintres primitifs dessinent avec piété derrière le visage de la madone, pour que la virginité de l'horizon mette comme un silence de la nature, non souillée par l'homme, autour de la mère de pureté.



## V

Dublin, août 1881.

Que faire en voyage lorsqu'« il pleut et que la vie est triste », comme dit le délicat Sully-Prudhomme, — et que l'on a devant soi les interminables heures à user d'un après-midi de solitude? Que faire, sinon lire et compléter, par des notes prises dans le livre, les notes personnelles, prises à même les promenades? Le titre d'un article de la *Contemporary review* m'avait tiré l'œil, voici un mois : « *They were a great people, sir.* — C'était une grande race, monsieur, » — et en petits caractères : « *Une contribution à quelques problèmes concernant l'histoire d'Irlande.* » Ma curiosité n'a pas été déçue, et l'article, des plus curieux, vaut la peine d'être résumé pour l'éclaircissement, au regard du lecteur français, de la question de propriété dans cette verte Erin qui est en train de devenir la rouge Erin.

---

L'auteur de cet article, un M. Butler, a pris texte d'une excursion d'été dans le comté de Clare, qui se développe à l'est de l'île et fait le sud de la baie de Galway. L'histoire locale d'une des familles de ce comté représente l'histoire de beaucoup

d'autres familles dans beaucoup d'autres comtés. Usant de cette familiarité à la Carlyle, qui serre de près les menus faits, M. Butler raconte sa conversation avec le conducteur du *car* qui me menait à une montagne de cette province : « A qui appartiennent ces terres? » dit-il à ce paysan, qui n'a jamais quitté son village, et qui, répétant la légende entendue de la bouche des vieux, répond aussitôt : « C'est la terre des Mac-Mahon. Ils la possédaient toute, depuis six milles au delà d'Ennis jusqu'aux rochers de Loop Head. *They were a great people, sir;* mais ils ont tous quitté le pays...

« — Et où sont-ils allés?

« — Le diable le sait, votre honneur, ils sont partis, voici beaucoup de jours...

« — Et qui est à leur place maintenant?

« — Un tas de gens; il y a les S..., les T..., les V..., et bien d'autres. Ah! c'était une grande race; mais racine et branches, tout a quitté la terre... »

Qu'on réfléchisse que ces propriétaires anciens ont quitté en effet ce sol depuis deux cents ans, et que pourtant ce cocher de village se rappelle leur nom comme si ce départ datait de la veille. M. Butler, rien que par ce trait, marque le point de vue spécial du paysan irlandais pour qui les propriétaires actuels restent des usurpateurs, contre lesquels tout est permis. Mais d'où vient cette étrange protestation du souvenir populaire contre le fait depuis si longtemps accompli? Deux causes diverses, prétend M. Butler, ont agi sur la mémoire



du cultivateur indigène. D'abord les familles dépossédées au dix-septième siècle étaient vraiment celles des chefs héréditaires, qui commandaient depuis des siècles et dont le sang s'était mêlé au sang de leurs féaux sur tous les champs de bataille du moyen âge. Puis les nouveaux occupants n'ont rien su faire de ce qu'il aurait fallu pour effacer le puissant et féodal souvenir.

---

M. Butler nous initie aux origines de ces Mac-Mahon du comté de Clare. Leur premier ancêtre fut Brian Boroimbe, le héros favori des ballades celtiques; vieux roi de guerre qui fut tué à Clontarf par des soldats Danois, au moment où il priait dans sa tente pour le succès de son armée en train de livrer la sanglante bataille que l'on sait. Le même jour, son fils aîné Murogh et son petit-fils Turlogh furent tués en combattant. Le premier avait tellement fatigué son bras droit et sa hache à frapper les Danois, que ses coups ne fendaient plus les casques. Attaqué par le chef ennemi, Arnulf, de la main gauche il lui arrache son armure et d'un coup de hache l'assomme, tandis que l'autre lui perce le côté d'un coup de dague. Turlogh n'avait pas plus de seize ans. On trouva son cadavre flottant sur les eaux de la Tolka, les deux mains prises dans la chevelure d'un Danois qu'il avait entraîné dans l'eau et retenu férocement malgré sa propre agonie.

Les descendants de ces héros ne furent ni moins héroïques ni moins sauvages. Un d'eux, O'Brien de Thomond, roi d'Irlande, répondait à Richard II d'Angleterre, qui voulait lui conférer la chevalerie : « Chez nous, c'est à sept ans que les garçons reçoivent la chevalerie. Nous les campons sur des chevaux dans une grande plaine et nous les lançons sur des obstacles. Celui qui en brise le plus est le premier chevalier. » Etablis dans le comté de Clare, ces O'Brien et leurs cousins les Mac-Mahon guerroyèrent durant des générations contre les Danois, contre les Anglais, contre leurs parents; et qui avaient-ils à leur suite, durant ces chevauchées meurtrières? Précisément les ancêtres des ligueurs d'aujourd'hui.

Vers le quinzième siècle, une révolution s'accomplit qu'il faut bien comprendre pour saisir la psychologie du paysan irlandais. La féodalité devint territoriale. Le *clan* se transforma en *tenance*. Le chef militaire se changea en landlord. Cela veut dire que, mieux assis et participant sans le savoir au grand mouvement d'installation sociale de l'Europe moderne, les nobles d'Irlande commencèrent à dessiner plus nettement leurs possessions, et à les exploiter plus pacifiquement. Les féaux des guerres du moyen âge devinrent les tenanciers du seizième et du dix-septième siècle. En vertu du principe de féodalité qui les faisait donner leur sang dans les combats, ils donnèrent leur argent et le produit de leur travail. Ce second tribut continuait l'autre, et il était considérable. Les archives des Mac-Mahon nous montrent que, précisément au quinzième siècle, le chef d'alors, un personnage surnommé « l'homme aux six doigts », distribua son domaine entre ses trois fils, et que le plus jeune eut pour sa part douze mille acres de terre dans le comté de Clare. C'est l'histoire de ces douze mille acres de terre que M. Butler nous donne comme type de l'histoire de toute la terre irlandaise.



---

Sous les Tudors et sous Cromwell, les O'Brien et les Mac-Mahon conservent leur domaine. Puis Jacques II règne et tombe. Les nobles Irlandais demeurés fidèles à sa cause quittent la contrée. C'est l'émigration connue sous le nom d' « envolée des oies sauvages ». Tout naturellement leurs terres en déshérence sont données à des personnes venues de l'Angleterre. Les anciens propriétaires ont pris du service à l'étranger. En vain les femmes restées sur le sol essayent, pour sauver les terres de la confiscation, de se faire protestantes, comme cette vaillante Marie Mac-Mahon, qui disait : « Il vaut mieux qu'une vieille femme soit damnée et que mes fils ne soient pas des mendiants. » Un spirituel historien de ces conversions étranges les dépeint d'un mot : « Ces femmes quittaient les erreurs de l'Eglise romaine pour embrasser celles de la religion établie. » Cela ne servait de rien. Lorsque l'héritier de la famille des Mac-Mahon

revint au milieu du dix-huitième siècle, il trouva ses domaines dépecés, son château presque détruit, et il mourut de solitude au milieu de ses ennemis, maîtres de tout autour de lui.

Et quels maîtres? M. Butler cite une phrase profonde d'Edmond Burke : « Une oligarchie plébéienne est un monstre qu'aucun peuple, sinon de bêtes brutes, ne peut supporter longtemps. » Or, précisément, la nouvelle oligarchie irlandaise était, d'origine et de caractère, la pire qui fût. Elle n'avait obtenu l'investiture des terres abandonnées qu'au prix des services parfois les moins estimables. Elle se conduisit, durant tout le dix-huitième siècle, avec une inintelligence barbare de ses intérêts vrais. « Au lieu des vieux maîtres, » dit Butler, « une nouvelle race d'hommes tenait la terre, étrangers de nationalité, opposés de religion, hostiles de cœur au peuple qui les entourait. Ils se considéraient et vivaient en garnisaires sur la contrée. Ils détestaient ce peuple qui les détestait. Ils buvaient pieusement à la glorieuse, à la pieuse, à l'immortelle mémoire d'un certain roi, et, le 20 janvier, en moquerie de l'exécution d'un autre roi, ils s'asseyaient à un dîner de tête de veau. C'étaient des gens qui se tenaient aussi complètement isolés de leurs tenanciers que s'ils eussent été la garnison blanche des prairies de l'Ouest, chargés de réprimer la sauvagerie des Indiens rouges. »

---



De nos jours, et sur l'esprit des paysans qui n'ont rien oublié, les idées du nouveau monde ont passé. Les émigrants revenus d'Amérique ont rapporté des principes d'un socialisme simple, et séduisant par cette simplicité autant que par ses promesses. Quel lien aurait pu empêcher le tenancier irlandais de vouer à l'exécration le landlord de race étrangère, représentant à ses yeux une usurpation injuste, une tyrannie d'argent et une foi hostile? Ainsi s'est élaborée cette haine sinistrement audacieuse dont les effets se manifestent chaque jour par des crimes nouveaux. Si M. Butler a raison dans les faits qu'il cite, et que j'ai résumés de mon mieux, sans pouvoir d'ailleurs les contrôler, l'agitation date de loin et l'Irlande n'est pas voisine du calme, quoique aujourd'hui la plupart des propriétaires soient doux et humains, quoique l'Angleterre traite l'île rebelle en enfant gâtée, quoique enfin le projet d'une république d'Irlande semble bien extravagant. Mais que faire entendre à des hommes dont les haines, encore une fois, remontent à la capitulation de Limerick et qui en parlent comme d'un événement d'hier?

## VI

Oban (Écosse), août 1881.

De la pluie et encore de la pluie. Pour me consoler et en attendant le départ du bateau qui doit me conduire à Inverness par le *Caledonian canal*,

je mets au net ces quelques notes prises au crayon sur mon carnet de voyage, — croquis sans dessin général qui donneront peut-être mieux la sensation de l'atmosphère de ce pays de brume.

---

... L'impression d'un départ sur mer, à la nuit tombante, a quelque chose d'à la fois délicieux et mélancolique où se résume tout le charme de l'absence, — charme toujours un peu triste des habitudes rompues, charme toujours enivrant, lorsque l'on est jeune, de l'indépendance reconquise. Voici qu'autour du grand vapeur, l'eau sombre, couleur d'ardoise, ondule à peine. Le ciel, d'un gris tendre, se fond avec la mer. Sur ce ciel indécis, où flotte la lueur du jour finissant, les mâts des innombrables vaisseaux qui encombrent la rade découpent la finesse précise de leurs cordages. Sur l'un, puis sur l'autre de ces vaisseaux, des lumières s'allument, toutes rouges. La ville, par derrière, se devine, noyée de brume. Des câbles grincent, et le mugissement du bateau annonce le départ, accompagné en sourdine par le mugissement d'un troupeau de bœufs parqués dans l'entrepont. *(Belfast.)*

---

... Rencontrerez-vous ailleurs qu'en Angleterre de ces énormes villes noires qui s'éveillent le matin sous un ciel fuligineux, où de la poussière de suie semble diffuse? C'est de la brume sans ce veloutement des objets, sans cette éclosion de la tache lumineuse dont le contour tremble, comme en Hollande. Ici le contour des maisons reste net et précis à travers ce *fog*. La tristesse des gazons des parcs est infinie sous cette pesée de l'air dense et âcre. Avec un ciel de cette épaisseur de brouillard la libre expansion de la vie animale, seule source de volupté, est impossible. Aussi bien, la volupté dans le sens où nous autres Méridionaux interprétons ce terme, n'existe pas en Angleterre. Même le caractère de l'architecture indique cette absence du sentiment du bonheur, rien que par la sèche et dure arête des lignes. L'énorme effort, la réflexion continue et solitaire, l'entraînement, par les exercices violents et la nourriture trop forte, de la machine qui sans cela se briserait, la barricade du *home* contre la brutalité du dehors, ces traits essentiels de la vie anglaise sont comme rendus palpables par cette brume. Un écriteau tire mes yeux, et j'y lis : « Considérez vos voies! Eternité! Où la passerons-nous. » *(Glasgow.)*



---

... Il y a des contrastes de goûts dont vraiment les Anglais seuls sont capables. Dans la cathédrale de Glasgow, je vis un bas-relief qui représentait un *highlander* en costume, tombant sur le bras d'un ange qui, de sa main libre, tenait la trompette de

la renommée. Le profil grec et la robe de l'ange étaient d'une exécution tout académique, tandis que le soldat, d'une réalité intacte de carrure et de costume, avait jusqu'au numéro de son régiment inscrit sur son baudrier. Cela me fit souvenir d'un livre, vu par hasard, dans je ne sais quelle gare, dont le frontispice configurait des jeunes filles en costume de bain de mer regardant une sirène peigner ses cheveux. Ces heurts de mondes si divers ne choquent pas plus ces imaginations sans ironie que les heurts de couleur ne choquent leurs yeux, pas plus que l'éperdue fumée des machines à côté des constructions du moyen âge n'étonne leur sensibilité. Des villes entières, comme Edimbourg, du haut de la fameuse terrasse, développent ainsi un étonnant horizon de tours gothiques et de gares, de châteaux crénelés et de tuyaux d'usine. La puissance de juxtaposition, qui permet à la politique anglaise de toujours admettre le nouveau sans jamais détruire le passé, même contradictoire, apparaît dans ces détails de physionomie des sculptures, des gravures et des édifices. C'est exactement l'envers de l'esprit français, qui veut l'unité partout et la logique. *(Edimbourg.)*

---

... Un jeune pasteur, avec qui je cause de M. Renan, sur un de ces chars à bancs découverts qui font le service des vallées d'Ecosse, me raconte avoir entrepris le voyage de Londres pour entendre une conférence de notre grand écrivain. L'impression qu'il a rapportée, — et je sais qu'elle lui est commune avec beaucoup de ses compatriotes, — est celle d'un homme profondément religieux et chrétien. A quoi tiennent les destinées cependant? L'auteur de la *Vie de Jésus*, né en Angleterre et protestant, eût cédé à son penchant pour les études théologiques et fût entré dans l'Eglise. Il n'eût pas rencontré devant lui le terrible : *sint ut sunt, aut non sint*, du dogme catholique. Son goût naturel pour l'aristocratie intelligente l'eût rangé vraisemblablement dans le parti de lord Beaconsfield et des conservateurs. Il fût arrivé jeune à quelque haute dignité ecclésiastique et son beau talent n'eût jamais pris cette place de révolté qu'il a occupée, par la nécessité des faits, dans notre France. Ce n'est point pour le vain plaisir d'une hypothèse paradoxale que j'imagine cette autre rencontre d'événements, mais pour faire toucher au doigt la différence du recrutement des partis dans l'un et l'autre pays. C'est peut-être le plus grand malheur de la France contemporaine que depuis soixante ans le talent ait presque toujours été révolutionnaire, — même malgré lui. *(Les Trossachs.)*

---

... Il y a sur les côtes d'Ecosse des entrées de golfes d'une sauvagerie qui n'a pas dû changer depuis les primitives invasions de pirates. J'ai

essayé dans ces six stances de rendre un de ces paysages que le paquebot traverse sans y laisser d'autre marque de son passage qu'un sillon d'écume aussitôt refermé :

Le ciel froid du matin où meurent les étoiles
Blanchit le golfe bleu qu'enserrent des coteaux.
Nulle trace de vie humaine, que les voiles,
Pleines de vent, de deux misérables bateaux.

Sur la gauche se creuse un porche basaltique
Où retentit parmi l'amas des rocs branlants
L'immense battement de l'immense Atlantique,
Et d'où s'échappe un vol d'affamés goélands.

Tendant le bec, dardant leurs mobiles prunelles,
Et leurs ongles crochus ramenés sous leur corps,
Ils vont, battant l'air souple avec leurs blanches ailes
Qu'une plume noirâtre estompe sur les bords.

Si l'un d'eux voit dans l'eau reluire quelque proie,
Il s'abîme du bond meurtrier de l'éclair.
Son bec plonge, sa serre avide se déploie.
Un coup d'aile, et l'oiseau plane au plus haut de l'air.

Un autre, fatigué d'une inutile chasse,
Et d'avoir si longtemps volé contre le vent,
Lève sa tête plate et pousse dans l'espace
Un rauque appel, plaintif comme un sanglot d'enfant.

Toute la troupe alors, comme désespérée,
Répond à ce sanglot par un sanglot pareil,
Et ce hululement monte avec la marée
Vers le ciel où flamboie un frissonnant soleil.

*(Près d'Oban.)*

---

... Est-ce une illusion produite par la magie de l'exotisme, il me paraît qu'en Angleterre plus



qu'ailleurs se rencontre ce type, si reposant pour le cœur, de la femme qui ne peut pas mentir. Parfois, dans une gare, dans une église, au coin d'une rue, sur un paquebot, un de ces visages apparaît dont l'incorruptible pureté semble révéler une âme d'une qualité morale incomparable. Quelques poètes, Shelley, dans *la Plante sensitive*, Edgard Poë, dans son *Hélène*, Byron, dans sa *Fiancée d'Abydos*, ont évoqué de ces créatures dont la jeune grâce semble s'achever en un rêve d'idéalité surnaturelle. Il est probable qu'à l'approche, l'observateur découvrirait que ces âmes si pures sont aussi très froides et très formalistes, et que le souci du confort l'emporte en elles sur tout autre sentiment, excepté celui de la rigueur biblique. Mais où serait le plaisir du voyage si ce n'était de voir les contours aimables des choses en se contentant de rêver le reste, — sans vérifier son rêve? *(Les Trossachs.)*

## VII

Inverness, août 1881.

Je viens de faire l'excursion, obligée et d'ailleurs facile, imposée par la mode à quiconque voyage en Ecosse. Elle consiste à passer d'Oban à Inverness par quatre lacs successifs que relie le *Caledonian canal*, étroit et profond. Du pont du vapeur, le touriste peut contempler à loisir, durant douze

heures d'une lente traversée, ces gorges des hautes terres où vivaient jadis les farouches clans des guerres d'indépendance. Çà et là, un château ruiné atteste qu'un repaire de hardis soldats surplombait le lac. Ailleurs, une pierre commémorative rappelle un égorgement des temps anciens. Je n'ai pas l'intention de reproduire les détails d'histoire et de paysage très exactement donnés par le guide Murray, voici simplement quelques notes personnelles, prises dans la marge de ce livre de guide.

---

... Une impression désagréable et qui accompagne le voyageur à travers cette Ecosse si sauvage encore d'aspect et jadis de mœurs, c'est l'organisation comme mécanique du voyage. Avec leur pratique entente des choses, les Anglais ont comme déchiqueté en excursions fixes cet admirable pays. Chemins de fer, bateaux et voitures sont organisés avec une parfaite intelligence de la fatigue et de la commodité, mais aussi pour la plus complète destruction du plaisir original et solitaire. Pour aller d'un lac à un lac ou d'une montagne à une montagne, nul moyen que le véhicule public, où les touristes s'entassent par fournées. Il faudrait, à mon sens, pour jouir de ce paysage, y marcher seul, — ce qui est impossible à un étranger, — ou bien y trouver des moyens de transport privés, — luxe interdit à l'écrivain qui n'a pas les quatre mille livres de



revenu de lord Byron. Et encore ne suis-je pas sûr, tant les compagnies ont mis la contrée en coupes réglées, que les moyens de transports individuels soient aisés à prendre, même à prix d'argent. Force est donc au simple homme de lettres de se mêler à la cohue et de se voiturer comme un colis en compagnie d'autres colis humains qui parlent, s'agitent et contrastent si étrangement avec le paysage que cette rude ligne de montagnes, auprès desquelles frémit doucement l'eau brune, finit par ressembler au décor ironique d'une pantomime paradoxale. Deux noms de célèbres romanciers rendront plus sensible cette curieuse opposition de deux mondes pourtant jetés l'un dans l'autre. Les personnages qui encombrent le pont du bateau, avec leurs types et leurs tics, semblent sortis tout vifs du roman de Dickens, et le paysage au milieu duquel ils prononcent leur éternel «*very fine, indeed,*» est précisément celui des épopées de Walter Scott. C'est un exemplaire de *Rob Roy* interfolié avec les pages de *Pickwick*, la plus perceptible, la plus indiscutable attestation que tout est fini du monde décrit par le grand conteur écossais et que les hautes terres sont devenues, elles aussi, une des pièces du musée cosmopolite que l'étranger vient regarder du bout de sa lorgnette, comme au Louvre les parures portées par des princesses à présent mortes, ou les portraits des madones dévotement implorées en des siècles pieux.

---

... C'est Wordsworth qui a écrit sur les grottes de Staffa ces vers, d'une forme à la fois philosophique et familière : « Nous l'avons regardée, mais parmi cette foule — pas un n'a *senti* la vue renommée au loin. — Et comment l'aurait-il *sentie*, chacun appelant l'autre, poussé, poussant?... — C'est *un seul* qu'il faut se tenir, — contemplant et recueillant dans son esprit et son cœur, — avec une vénération non troublée, l'effet, — de ces proportions, œuvres de la Toute-Puissante Main... » Ces paroles sont vraies surtout des lacs et de leur beauté tout intime. La mer, avec le retentissement de ses houles et la démesurée grandeur de son horizon, réduit l'homme à néant, et du coup, elle abolit pour ainsi dire les petitesses des créatures qui déshonorent son rivage. Il n'en va pas ainsi des lacs, dont le doux silence, dont l'horizon rétréci, dont le charme comme à portée de l'âme, encadrent l'homme sans l'écraser. La laideur ou la trivialité des êtres ressort davantage dans ces horizons d'eaux reposées et de bois verts, et l'effort est rude pour aller jusqu'à l'exquise beauté des choses par delà les bérets, les waterproofs et les knicker-bockers des compagnons de route.

N'importe, la poésie visible de ces montagnes et de ces lacs finit par l'emporter sur l'énervante sensation du voisinage, et la pensée a raison des nerfs, comme toujours. La structure du pays rend plus aisée à comprendre l'histoire de ceux qui, l'ayant habité, ont façonné leur âme d'après les nécessités qu'il leur imposait. La distribution en



*clans* distincts et rivaux qui explique la sujétion de l'Ecosse à l'Angleterre n'est-elle pas écrite comme avec la main, dans la distribution des hautes terres en longues vallées ou *glens* qui s'étendent à perte de vue et s'isolent les unes des autres par de hauts sommets, des lacs profonds, des ravins déchirés? D'autre part, la végétation si pauvre, les pluies continuelles, jusqu'à ne pas avoir eu un jour bleu de tout ce mois d'août, la vision non interrompue du plus âpre pays n'ont-elles pas comme préparé ces montagnards à la sombre et austère religion de la Réforme? Si un dimanche, en Angleterre, apparaît à un continental comme une des plus sévères tyrannies qui soient, un dimanche, en Ecosse, procure l'impression de deux dimanches anglais. Et cependant la bonhomie dont les récits de Walter Scott sont empreints n'est-elle pas aussi le résultat fatal des mœurs simples, de la saine et robuste allure de vie des hôtes de ces montagnes presque sans neige?

---

... J'ai nommé pour la seconde fois Walter Scott, et je crois devoir insister sur ce nom, aujourd'hui à la fois si célèbre et si démodé, parce qu'il me semble que notre génération est injuste envers ce peintre de l'ancienne Ecosse. M. Taine, dans son quatrième volume de l'*Histoire de la littérature anglaise*, en parle avec un dédain d'autant plus significatif que le grand philosophe est aussi

équitable d'ordinaire qu'il est sincère. La cause en est que l'auteur de *Waverley* passe pour un peintre de convention qui a débité le moyen âge en romans moraux pour l'usage des jeunes filles de l'un et de l'autre monde. Cela peut être admis d'*Ivanhoë* ou de tel autre récit du même genre, quoique le souffle épique de ces poèmes en prose mette le poète singulièrement haut. Mais Walter Scott n'est pas seulement épique, il est, pour tout ce qui touche à l'Ecosse, documentaire, comme on dit aujourd'hui, à un rare degré. La vérité des descriptions de *la Dame du lac*, par exemple, est telle que les livres de guide n'ont eu qu'à transcrire les vers de ce poème, et lorsque, soi-même, environné par ces paysages, on prend, non point un roman de chevalerie, mais un des romans modernes, comme *l'Antiquaire*, la vérité des caractères et des mœurs apparaît aussi évidente que la vérité des descriptions. Il y a dans les discours et dans les habitudes des personnages ce je ne sais quoi de parfaitement adapté au milieu, qui démontre l'exactitude. Je suis bien obligé de dire : « ce je ne sais quoi, » car tout est en train de s'en aller de ce monde écossais dont Walter Scott s'est fait l'historiographe. Ici comme ailleurs, la marée de la civilisation moderne afflue, effaçant tout, excepté ce qui survivra à toutes nos civilisations présentes ou passées : la ligne nue des belles montagnes.



## VIII

Carlisle, août 1881.

Je viens de visiter plusieurs petites villes écossaises et anglaises : Oban, Inverness, Perth, Aberdeen, Carlisle. Dans chacune de ces petites villes, j'ai séjourné une demi-semaine, allant et venant causant avec l'un, avec l'autre, regardant de mon mieux, écrivant beaucoup de notes. Je voudrais fixer en quelques traits un certain nombre des images qui me restent de ces allées et venues à travers ces rues étrangères, où l'on se répète, en altérant un peu le texte, le mélancolique vers de la *Tristesse d'Olympio* :

La maison me regarde et ne me connaît pas !

... Il y a d'abord une impression saisissante, et qui ne fait que s'approfondir par l'expérience, de physionomie extérieure. Les petites maisons, toutes minces et serrées les unes contre les autres, avec leurs deux étages au plus et le nom du propriétaire gravé sur le cuivre de la boîte aux lettres, disent assez le goût national du *home*, de l'existence séparée et personnelle. Point n'est besoin d'avoir franchi le seuil en mosaïque blanche et noire de beaucoup de ces maisons pour connaître le mobilier qui les garnit. Un tapis de moquette préserve le parquet du salon et de la salle à manger. Un tapis de toile cirée couvre les marches de